

## Les ancêtres de Raymond Devos, Pierre Desproges, Muriel Robin ou Florence Foresti : retour aux sources de l'humour français

Avec l'avènement en France de la Troisième République (1877), les lois établissent liberté de publication et de réunion. De la fondation des **Hydropathes** en 1878 à la fermeture du **Chat Noir** vingt ans plus tard, en passant par **Les Hirsutes** (fondés par L. Trézenic en 1882) ou les **Zutistes** (1883), un public de plus en plus large applaudit des spectacles où alternent les interprétations poétiques et musicales, les chansons dont les refrains se prêtent à la communion collective, les monologues rédigés pour faire valoir leurs interprètes.

A leur tour les **Jemenfoutistes** refuseront « de faire à la politique l'honneur du plus mince intérêt, vu que rien n'existe en dehors de l'Art. »

**Les Hydropathes** – un hydropathe est quelqu'un que l'eau fait souffrir... – ont pris le contrepied des névropathes à la mode, en constituant en marge une société qui trouve sa raison d'être dans le non-conformisme. Mac-Nab dans sa « Sonnette des Hydropathes » traduit un goût de la clownerie que tous partagent :

*Hydropathe  
pathe  
pathe  
Hydropathe comme nous,*

*Elle épate  
pate  
pate  
Avec ses tintements fous.*

De nombreux écrits sont rédigés en vue d'une communication orale. Installé sur l'estrade, l'interprète perçoit les réactions de ceux qui l'applaudissent : soumis à l'épreuve d'un corps à corps, il vise à provoquer l'hilarité. Il exploite la langue familière ou argotique, les lexiques incongrus, les « mots » qui produisent un effet immédiat.

Entre une littérature qui se confine dans les hautes sphères et celle qui s'adresse au plus grand nombre, **l'écrit de cabaret** vise un public où se mêlent bohèmes et lettrés, les petits fonctionnaires et les gens du monde. Il se veut à la fois élitiste et populaire, familier mais artiste.

**L'esprit de cabaret** s'essaye à des audaces auxquelles les adeptes de Dada donneront plus tard des lettres de noblesse. Bien avant qu'en pleine guerre mondiale soit proclamée, au cabaret Voltaire de Zurich, la « farce du néant », des étudiants parisiens ont célébré (en 1878) le bicentenaire de la mort de Voltaire pour « jeter au nez des bourgeois de la rive gauche le premier éclat de rire qu'on ait entendu depuis la guerre ».

On s'interroge sur la nature du « rire moderne ». Maurice Hermel, dans *La France libre*, déplore la vogue du « comique incohérent » : « *L'histoire idiote racontée avec le plus grand sérieux et qui n'aboutit pas, c'est le suprême du genre* ». Pour d'autres,

comme le comédien Coquelin cadet, ce rire manifeste au contraire « *une des expressions les plus originales de la gaieté moderne* ».

Un terme unanimement adopté traduit cet esprit nouveau : « **Fumiste** » (substantif et adjectif), « **Fumisterie** », « **Fumisme** ».

Bien avant que n'ouvre le **Chat Noir** (fondé, selon Salis, « par un fumiste »), Le journal *L'Hydropathe* désigne Alphonse Allais comme le « **chef de l'école fumiste** », il annonce la publication de son premier recueil (au demeurant jamais paru) : *Six Nouvelles fumistes*.

Georges Fragerolle caractérise cette « école » par « le scepticisme de fond et la prud'homie de surface ». Émile Goudeau définit le **Fumisme** comme une « espèce de folie intérieure, se traduisant au dehors par d'imperturbables bouffonneries ». Le terme sert de mot de passe aux groupes instables qui essaient d'un estaminet ou d'une revue à l'autre : les **Incohérents** et les **Jemenfoutistes** le revendiquent.

Au-delà d'un parti-pris de fantaisie, il met en cause les termes du contrat sur lequel se fonde la relation entre l'artiste et son public : au risque de déplaire, le **Fumisme** choisit de le déconcerter, de le prendre à contre-pied.

**La Fumisterie** désigne toutes les sortes de facéties qui fument dans un joyeux pêle-mêle. A ce terme passe-partout, les études savantes de l'époque préfèrent celui d'**humour** : un nihilisme joyeux qui mêle le sens de l'absurde à la clairvoyance. Selon lui l'humoriste se dédouble pour s'inclure dans le néant qu'il dévoile.

Le risible et l'horrible sont donc associés indissolublement pour constituer une figure nouvelle de rhétorique, qui est l'équivalent moderne de l'antique « ironie ».

**Alphonse Allais** conçoit le plus total dédain pour la « littérature ». Sa production est de circonstance (il écrit pour la presse) et pour tout dire « alimentaire ». Il ne rejette aucun effet : il s'agit de faire rire à tout prix et par n'importe quel détour.

Il soumet la prosodie aux lois du calembour, et les récits aux sollicitations du dérapage. Ses récits sont autant d'histoires à dormir debout, menées à coups de calembours, de situations invraisemblables, en vue de chutes désopilantes. Mais c'est aussi un innovateur à la recherche de procédures inattendues.

Cette dérision, cet humour grave, cette mystification, ce non-sens, vont être popularisés par le cinéma burlesque, l'art dada et surréaliste, les vedettes du music-hall.

Ces modes de comique, chacun à sa manière, démantèlent l'ordre établi, la hiérarchie des valeurs, la logique du vrai. Ils mettent en scène et en spectacle la signification dont ils contestent radicalement la plausibilité.

Librement adapté de *Le Fumisme et le rire moderne*, l'introduction de Daniel Grojnowski à l'anthologie *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle* (Daniel GROJNOWSKI et Bernard SARRAZIN, Paris : José Corti, 1990).